

LES JE/NOUS DE VICTOR HUGO

PLURIEL DE MODESTIE ET PLURIEL DE MAJESTE DANS *LES MISERABLES*

Comme le remarque sobrement Dumarsais dans son traité *Des Tropes*, “Souvent dans le style sérieux on dit nous au lieu de je”.¹ Hugo ne déroge pas à cette règle du français littéraire et n'intervient dans ses romans que sous la forme de ce “nous” dit *de modestie*.² Je me propose³ ici d'étudier les occurrences de cette tournure dans *Les Misérables*. Il sera ainsi possible de tracer un portrait de ces deux entités insaisissables : un narrateur différent de l'auteur et un lecteur idéal différent de chacun des lecteurs effectifs. Le “nous” de l'auteur est profondément ambigu en français puisqu'il interfère avec les autres emplois du pronom, et permet ainsi soit de suggérer une communauté de point de vue entre le narrateur et le lecteur, soit d'ériger le narrateur en porte-parole. Dans ce dernier emploi, le “nous” de modestie se rapproche fort du “nous” *de majesté*.

Pour étudier les effets divers que tire Hugo de cette disposition de la langue, je tenterai ici une typologie des emplois de la première personne du pluriel dans le roman. Cette étude, réalisée à l'aide de moyens informatiques,⁴ porte sur les formes *nous, notre, nos* et *nôtre*. J'en ai retranché tout ce qui correspondait au discours des personnages pour ne garder que les propos attribuables au narrateur. Cette manière de procéder présente quelques inconvénients, qu'il est important de connaître : les formes de l'impératif ne sont pas prises en compte,⁵ on ne trouvera pas non plus les cas où l'auteur parle de lui à la troisième personne (“l'auteur de ce livre”, II 9, III 162),⁶ ni les quelques utilisations de la première personne du singulier (“je crois”, I 487, “je ne sais quel morne apaisement”, III 95). Ces réserves faites, on peut néanmoins affirmer que les 570 contextes du corpus de travail représentent toute la gamme des interventions du narrateur dans le texte.

*

* *

Ce narrateur se désigne lui-même comme “nous qui parlons ici” (I 103). Il faut bien sûr s'accrocher très fort à tous les acquis de la narratologie moderne pour ne pas confondre auteur et narrateur. En effet, le narrateur ne se présente pas seulement comme locuteur mais comme scripteur : “ce que nous venons d'écrire” (II 307, 456), “Dans les conditions du livre que nous écrivons” (III 95). Si l'on y ajoute les allusions à la famille Hugo (“Hugo, évêque de Ptolémaïs, arrière-grand-oncle de celui qui écrit ce livre”, I 68, “l'héroïque capitaine Louis Hugo, oncle de l'auteur de ce livre”, II 191) et les références très claires à la biographie de Victor-Marie, on est au moins forcé de bâtir l'image d'un narrateur qui s'appellerait Hugo, qui se dirait auteur des *Misérables* et qui serait, pour le dire ainsi, l'image dans le texte de l'auteur Hugo. C'est de cette image qu'il va être question ici.

Le narrateur, ainsi conçu, est celui qui prend en charge l'histoire, celui qui raconte : “l'histoire que nous racontons” (II 182), “le drame que nous racontons” (II 429), “Une bataille comme celle que nous racontons en ce moment” (III 300), “les événements que nous racontons en ce moment” (III 529). Il est à noter que jamais le narrateur ne se situe comme l'inventeur, ou comme l'auteur de la fiction. Il feint même d'envisager d'autres déroulements :

“Si cette femme [la Thénardier], qui était accroupie, se fût tenue droite, peut-être sa haute taille et sa carrure de colosse ambulante propre aux foires, eussent-elles dès l’abord effarouché la voyageuse [Fantine], troublé sa confiance, et fait évanouir ce que nous avons à raconter.” (I 221), “Si sa conversation [Jean Valjean] avec le charron eût eu lieu dans une chambre de l’auberge, elle n’eût point eu de témoins, personne ne l’eût entendue, les choses en fussent restées là, et il est probable que nous n’aurions eu à raconter aucun des événements qu’on va lire ;” (I 333). C’est en utilisant comme pierre de touche cette attitude face à l’histoire racontée que l’on peut, radicalement cette fois, distinguer auteur et narrateur. Le Hugo-narrateur considère son récit comme le reflet d’une réalité immuable qu’il ne peut qu’essayer de rendre au mieux. Le Hugo-auteur, absent du texte, est celui dont nous connaissons les intentions et les hésitations par sa correspondance.

Le narrateur, pour sa part, avertit le lecteur de ses difficultés. Il ne comprend pas toujours les motivations des personnages : “Aujourd’hui même il nous est difficile de nous rendre compte de ce qui le [Jean Valjean] poussait en ce moment.” (I 142). Il ne peut rendre certaines impressions : “Ce que fut l’épreuve, nous renonçons à le dire.” (III 410). Il ne peut, par l’écriture, représenter la simultanéité : “Retournons en arrière, c’est un des droits du narrateur, et replaçons-nous en l’année 1815, et même un peu avant l’époque où commence l’action racontée dans la première partie de ce livre.” (I 410), “Tout ce que nous racontons ici lentement et successivement se faisait à la fois sur tous les points de la ville” (III 103), “Les scènes successives et simultanées de cette tuerie grandiose, nous renonçons à les peindre.” (III 304). Le narrateur avoue souvent qu’il ne peut qu’essayer de rendre une réalité (psychologique, historique, pittoresque) qui le dépasse : “Cet état de son âme que nous avons tenté d’analyser était-il aussi parfaitement clair pour Jean Valjean que nous avons essayé de le rendre pour ceux qui nous lisent ?” (I 153), “ce parler presque sépulchral dont nous avons essayé de donner idée” (II 74).⁷ Le seul mérite qu’il s’attribue est celui de sa bonne volonté.

Le narrateur des *Misérables* est en effet très scrupuleux. Il n’hésite pas à faire état de son ignorance et de ses doutes : “une plante nouvellement arrivée de l’Inde, dont le nom nous échappe en ce moment,” (I 197), “Nous croyons qu’il [Thénardier] avait simplement étudié en Hollande pour être aubergiste.” (I 490), “De qui était ce couplet qui lui [Gavroche] servait à ponctuer sa marche, et toutes les autres chansons que, dans l’occasion, il chantait volontiers ? nous l’ignorons.” (III 111). N’étant pas un spécialiste, il se refuse à aborder des sujets qui sortent du cadre romanesque : “Il va sans dire que nous ne prétendons pas faire ici l’histoire de Waterloo ; une des scènes génératrices du drame que nous racontons se rattache à cette bataille ; mais cette histoire n’est pas notre sujet ; cette histoire d’ailleurs est faite, et faite magistralement, à un point de vue par Napoléon, et à l’autre point de vue par toute une pléiade d’historiens. Quant à nous, nous laissons les historiens aux prises, nous ne sommes qu’un témoin à distance, un passant dans la plaine, un chercheur penché sur cette terre pétrie de chair humaine, prenant peut-être des apparences pour des réalités ; nous n’avons pas le droit de tenir tête, au nom de la science, à un ensemble de faits où il y a sans doute du mirage, nous n’avons ni la pratique militaire ni la compétence stratégique qui autorisent un système ; selon nous, un enchaînement de hasards domine à Waterloo les deux capitaines ; et quand il s’agit du destin, ce mystérieux accusé, nous jugeons comme le peuple, ce juge naïf.” (I 412), “On ne s’étonnera pas que, pour des raisons diverses, nous ne traitons pas ici à fond, au point de vue théorique, les questions soulevées par le socialisme. Nous nous bornons à les indiquer.” (II 432), “Dans les conditions du livre que nous écrivons, nous ne montrerons qu’un côté et qu’un épisode, et à coup sûr le moins connu, des journées des 5 et 6 juin 1832 ;” (III 95). Le narrateur romanesque n’est pas un théoricien, il doit s’effacer devant les faits, fussent-ils

invraisemblables : “Ici toute théorie personnelle est réservée, nous ne sommes que narrateur ; c'est au point de vue de Jean Valjean que nous nous plaçons, et nous traduisons ses impressions.” (II 146), “Nous ne prétendons pas que le portrait que nous faisons ici soit vraisemblable ; nous nous bornons à dire qu'il est ressemblant.” (I 55), “Les incidents qu'on va lire n'ont pas tous été connus à Montreuil-sur-Mer, mais le peu qui en a percé a laissé dans cette ville un tel souvenir, que ce serait une grave lacune dans ce livre si nous ne les racontions dans leurs moindres détails. Dans ces détails, le lecteur rencontrera deux ou trois circonstances invraisemblables que nous maintenons par respect pour la vérité.” (I 293). Cette “pure satisfaction d'être exact” (III 434) est la disposition que l'on attend d'un narrateur honnête.

Mais un narrateur doit aussi savoir ne pas tout dire. Il faut d'abord être bref quand on le peut : “nous nous bornerons à constater ici et à indiquer brièvement un fait réel et incontestable” (II 63), “Nous n'avons que peu de chose à ajouter à ce que le lecteur connaît déjà de ce qui était arrivé à Jean Valjean depuis l'aventure de Petit-Gervais.” (I 302), “Condensons en quelques mots une partie de ce que nous venons d'écrire.” (II 307), “Pour résumer, en terminant, ce qui peut être résumé et traduit en résultats positifs dans tout ce que nous venons d'indiquer, nous nous bornerons à constater [...]” (I 156). Il faut aussi savoir s'effacer, respectueusement, devant certains sujets. Le narrateur refuse ainsi d'en dire plus sur “ce que devint 'le trésor` de la cathédrale d'Embrun” (I 78), sur l'orthodoxie de Mgr Myriel (“Devant une telle âme, nous ne nous sentons en humeur que de respect”, I 107), sur la deuxième incarcération de Jean Valjean (“On nous saura gré de passer rapidement sur des détails douloureux.”, I 467), sur l'intimité de Cosette (III 259, 260), sur le mariage (III 435) et la nuit de nocce de Marius et Cosette (III 452), il ne s'appesantit pas sur le bégaiement d'un personnage (“Nous répugnons à la notation musicale d'une infirmité”, II 531). Respect des faits, respect des personnages, mais aussi respect du lecteur, auquel le narrateur demande la permission de raconter, en des formules qu'il serait intéressant de ne pas lire comme des expressions figées : “Qu'il nous soit donc permis de parler du passé au présent. Cela dit, nous prions le lecteur d'en tenir note, et nous continuons.” (II 10), “que le lecteur nous permette encore une petite digression” (II 72), “qu'il nous soit permis” (II 85, III 222), “qu'on nous permette” (III 125, II 558). Le narrateur a besoin de cet assentiment, tout hypothétique qu'il soit, pour donner un sens à sa narration. Il doit pour cela inscrire dans le texte un lecteur idéal auquel il s'adresse fréquemment.

C'est à son intention que le narrateur exhibe les preuves de ce qu'il avance. S'il n'a pas connu personnellement les protagonistes de l'histoire, il fait oeuvre d'historien en produisant des documents authentiques : il reproduit une note de Mgr Myriel (I 52), “un petit billet irrité et confidentiel [du sénateur de Digne] dont nous extrayons ces lignes authentiques” (I 54), “une lettre de Mademoiselle Baptistine à madame la vicomtesse de Boischevron, son amie d'enfance. Cette lettre est entre nos mains.” (I 82, cf. I 138), les minutes d'un procès (I 229), le récit autographe du rêve de Jean Valjean (I 322), des articles de journaux (I 467), la lettre d'une ancienne pensionnaire (II 54, 69), un billet de Léon XII (II 140), un document émanant d'une société secrète (II 441), le “catalogue du Changeur” (III 514). Dans tous les cas, le narrateur insiste sur le fait qu'il se contente de recopier des documents qu'il a eus entre les mains. Il se porte ainsi garant de la véracité de son histoire, qu'il a lui-même reconstituée à partir de documents (I 68) et de témoignages de première main (II 56, 427), ou plus indirects (III 284). Il est lui-même un témoin quand il s'agit de reconstituer le Paris ancien (II 18, 156, 165), d'évoquer les gamins de Paris (II 159) ou les événements de 1832 : “ce que nous

raconterons, nous pourrions dire : nous l'avons vu. Nous changerons quelques noms, car l'histoire raconte et ne dénonce pas, mais nous peindrons des choses vraies.” (III 95).

Ce narrateur, rigoureusement historien, est soumis à des devoirs et à des obligations. Il ne peut taire les petits défauts de ses personnages, même les plus positifs : Mgr Myriel (I 72, “Comme nous faisons un portrait et que nous ne voulons rien cacher, nous sommes forcé d'ajouter qu'il fut glacial pour Napoléon déclinant.”, I 101), Cosette (“Nous sommes forcé d'ajouter qu'en cet instant-là elle tirait la langue d'une façon démesurée.”, I 527), Marius (II 298, III 409). Il est contraint de fournir aux lecteurs tous les détails que celui-ci est en droit d'attendre. Nous trouvons ainsi les formules suivantes : “Nous devons même dire, pour être fidèle historien, que” (I 486), “Ici il est nécessaire que nous donnions une idée exacte” (I 68), “Ici se place naturellement un fait que nous ne devons pas omettre” (I 75), “Nous sommes forcé d'ajouter” (I 527), “Nous sommes triste de ne pouvoir dissimuler que” (I 393), “Ce que nous croyons devoir noter, c'est que” (I 108), “Nous croyons devoir transcrire” (I 322), “Un détail que nous ne devons pas omettre,” (I 154), “Ce détail importe, et nous croyons utile de le développer ; nous dirions presque, de le souligner.” (I 231), “Il faut bien que nous rendions compte des choses qui s'accomplissaient dans cette âme, et nous ne pouvons dire que ce qui y était.” (I 304), “Il faut bien que nous le disions, puisque ceci est de l'histoire.” (III 150), “Cela étant, comme un couvent s'est trouvé sur notre chemin, nous avons dû y pénétrer.” (II 79). Le narrateur n'est pas libre, il est soumis aux règles quasi scientifiques de l'historiographie : “Nous faisons ici de l'histoire.” (II 227).

Mais s'il ne peut jouer avec les faits, il peut jouer avec le temps de la narration. La technique la plus évidente dans ce roman, dont un livre entier s'intitule “Parenthèse” (II, VII), est celle de la digression. Hugo enchâsse dans la narration, dont il suspend alors le cours, de larges excursus historiques, philosophiques, sociologiques, linguistiques dont le narrateur tente parfois d'expliquer la présence (“Puisque nous sommes en train de détails sur ce qu'était autrefois le couvent du Petit-Picpus et que nous avons osé ouvrir une fenêtre sur ce discret asile, que le lecteur nous permette encore une petite digression, étrangère au fond de ce livre, mais caractéristique et utile en ce qu'elle fait comprendre que le cloître lui-même a ses figures originales.”, II 72). Néanmoins, ces digressions compliquent la narration puisqu'elles obligent à des retours en arrière : “[Jean Valjean] eut l'idée que nous avons dite, accomplit ce que nous avons raconté,” (I 302). Très fréquemment, le narrateur doit renouer les fils par des formules dont je propose ici un tableau exhaustif mais où je n'ai pas eu la place de faire figurer les contextes. On s'y reportera cependant avec profit, dans la mesure où il n'est pas indifférent de relever quels sont les faits que le narrateur éprouve le besoin de rappeler et à quelle distance ils ont été déjà évoqués.

Appeler : “que nous venons d'appeler [...]” : II 16.
Caractériser : “que nous venons de caractériser” : I 462, III 264.
Constater : “nous l'avons constaté” : I 427, II 292, III 46.
Démontrer : “nous l'avons démontré” : II 89.
Dire : “ainsi que nous l'avons dit” : III 95, 239, “comme nous avons dit” : II 466, “comme nous l'avons déjà dit” : I 509, “comme nous l'avons dit” : I 88, 201, 233, 560, II 198, 446, 557, III 128, 225, 248, 334, “comme nous venons de le dire” : II 17, 200, 417, III 204, 431, 439, “dont nous avons dit un mot tout à l'heure” : II 188, “nous avons dit plus haut que” : III 340, “nous avons dit que” : I 195, “nous avons dit” : I 463, “nous croyons l'avoir dit” : I 109, II 61, 215, III 94, “nous l'avons dit” : I 69, 73, 128, 130, 149, 178, 194, 214, 240, 247, 280, 408,

489, 510, 516, II 70, 75, 122, 178, 181, 213, 214, 267, 324, 357, 430, 445, 484, 561, III 58, 90, 106, 153, 322, 336, 337, 371, 390, 420, 506, “nous venons de dire que” : I 281, 478, “nous venons de dire” : III 298, 318, “nous venons de le dire” : I 357, II 306, 475, 479, 502, III 129, 295, 462, “que nous avons dite” : I 302, “si l'on se rappelle ce que nous avons dit” : II 371.
Ecrire : “ce que nous venons d'écrire” : II 307, 456.
Entrevoir : “comme nous l'avons déjà fait entrevoir” : I 253.
Enumérer : “que nous venons d'énumérer” : III 342.
Esquisser : “nous avons déjà esquissé” : I 515, “que nous venons d'esquisser” : III 229.
Expliquer : “comme nous l'avons expliqué déjà” : III 57, “comme nous venons de l'expliquer” : II 19, 270, “nous avons déjà expliqué” : I 134, “nous avons expliqué que” : II 22, III 124, “nous l'avons expliqué” : I 415, III 298, 504, “sur laquelle nous venons de nous expliquer” : III 319.
Indiquer : “ainsi que nous venons de l'indiquer” : II 235, “comme nous l'avons indiqué” : I 108, II 514, “comme nous l'indiquions tout à l'heure” : II 211, “comme nous venons de l'indiquer” : II 274, “dont nous venons d'indiquer [...]” : II 92, “nous avons déjà indiqué ailleurs” : III 370, “nous avons indiqué déjà” : III 427, “nous avons plus d'une fois indiqué” : III 480, “nous l'avons indiqué” : III 285, “nous venons de l'indiquer” : II 179, III 485, “que nous avons déjà indiquée” : I 559, “que nous avons indiqué(e)(s)” : I 252, II 428, III 203, 335, “que nous indiquions” : III 29, “que nous venons d'indiquer” : I 226, 162, 333, II 305, III 485.
Montrer : “dont nous venons de montrer [...]” : II 76.
Parler : “dont nous avons parlé” : I 73, 295, II 18, 378, 525, III 309, 416, “dont nous avons déjà parlé” : I 109, II 68, 171, 490, “dont nous parlions tout à l'heure” : I 312, “dont nous parlions plus haut” : II 11, “dont nous venons de parler” : II 83, 189, 567, III 285, 358, “nous venons d'en parler” : II 182, “nous avons parlé de [...]” : II 214.
Prononcer : “nous avons déjà prononcé ce mot” : II 445.
Raconter : “ce que nous avons raconté” : I 302, “que nous venons de raconter” : II 141, III 399, “que nous avons racontée” : II 262.
Rappeler : “nous venons de le rappeler” : III 246, 253, “que nous venons de rappeler” : II 158.
Regarder : “nous avons déjà regardé” : I 301.
Remarquer : “nous l'avons déjà remarqué” : I 303, “nous l'avons fait remarquer” : III 203, 339, “nous l'avons remarqué” : I 179, “nous venons de le faire remarquer” : II 141.
Répéter : “nous le répétons” : I 106, 112, 449, 477, II 119, III 12, 33, 284, 330.
Signaler : “que nous venons de signaler” : III 319.

Chacun de ces verbes renvoie aux opérations auxquelles se livre tout narrateur. Pour mener le lecteur à bon port, il est contraint à ces fréquents retours en arrière. Par ailleurs, l'anonymat provisoire de certains personnages l'oblige à d'autres types de rappels, périphrases et anaphores : “Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.” (I 132), “Il était près de huit heures du soir quand la carriole que nous avons laissée en route entra sous la porte cochère de l'hôtel de la poste à Arras. L'homme que nous avons suivi jusqu'à ce moment en descendit,” (I 346), “Le rôdeur nocturne, que nous venons de faire entrevoir au lecteur, allait de ce côté.” (I 464).

Pour la même raison, le narrateur doit parfois s'expliquer sur sa manière de nommer les personnages. En effet, certains sont désignés par un grand nombre de pseudonymes : Valjean /

Madeleine / Leblanc / Fauchelevent, Thénardier / Jondrette / Fabantou, Cosette / Ursule / Mlle Lanoire / L'Alouette / Mme de Pontmercy, etc. Le narrateur est donc amené à préciser : “Nous ferons comme eux, et nous le nommerons ainsi [monseigneur Bienvenu] dans l'occasion.” (I 55), “Jean Valjean, – nous ne le nommerons plus désormais autrement, – s'était levé.” (I 388), “Cependant Thénardier, nous ne le nommerons plus désormais, se promenait de long en large [...]” (II 384), “Nous ferons comme eux, et nous dirons M. Leblanc pour la facilité de ce récit.” (II 286).

De même, le narrateur éprouve souvent le besoin de s'expliquer sur son vocabulaire, ou de l'excuser. Ce souci métalinguistique prend les formes suivantes : “ce que nous appellerions” (I 101), “entendons-nous sur ce mot” (I 245), “nous n'osons dire” (I 294), “nous ne disons pas” (I 542), “pour nous servir d'une expression que tous les enfants comprendront.” (I 519), “Nous venons de le qualifier” (II 97), “Par ce mot [...], nous entendons” (II 155), “Il est bien entendu ici que par ces mots [...] nous désignons” (II 434), “qu'on nous passe le mot” (II 193, 227), “qu'on nous passe l'expression” (III 289), “Nous disons” (II 556, III 126), “nous dirions presque” (II 228), “ce que nous appelons aujourd'hui” (II 233), “C'est ce que nous avons nommé” (II 305), “nous prenons le mot” (II 440), “Expliquons-nous sur ce mot.” (II 447), “Quant à nous, nous conservons à ce mot sa vieille acception précise, circonscrite et déterminée” (III 12), “Quant à nous, nous rejetons ce mot trop large et par conséquent trop commode” (III 88), “Quant à nous, ces mots-là, nous ne les prononçons jamais sans douleur et sans respect” (III 221), “Il pourra nous arriver [...] de dire parfois” (III 94), “nous maintenons le mot” (III 129), “si l'on pouvait employer un tel mot pour de telles impressions” (III 246), “On sait que par [...], nous entendons : ” (III 335), “nous employons ici les mots sans la moindre ironie et dans leur acception la plus sérieuse” (III 390). Le narrateur, de même qu'il se débat avec les règles contraignantes de la chronologie et de la vraisemblance, a aussi fort à faire pour plier le langage à ses désirs. Les mots résistent et ne permettent que difficilement l'expression. L'évocation de la misère, du peuple, comme tous les sujets novateurs, impose un travail sur la langue.

On ne se demandera pas ici si chez un romancier aussi fécond et un écrivain aussi doué que Victor Hugo, ces réserves relèvent de la coquetterie ou même de la facilité que s'accorde un auteur à l'écriture rapide, précisant sa pensée au fil de la plume. Revenons plutôt au personnage dont je trace ici le portrait : le narrateur. C'est à son échelle et à sa mesure que nous devons poser les questions. Nous venons de voir ce qui relevait du pluriel *de modestie*, voyons maintenant en quoi le *nous* du narrateur est aussi un pluriel *de majesté*.

*

**

L'omniscience de ce narrateur, qu'il s'efforce de dissimuler, affleure par endroit. Il est témoin de scènes secrètes. Comment peut-il s'introduire dans le parloir du couvent du Petit-Picpus et saisir la conversation de Mère Innocente et de Fauchelevent avec cette précision : “Nous sténographions de notre mieux le dialogue qui s'engagea.” (II 105) ? Il sait ce qui agite Jean Valjean (“Cette pensée, nous allons la dire tout de suite : – il avait remarqué les six couverts d'argent et la grande cuiller que Madame Magloire avait posés sur la table.”, I 161) et il prétend connaître ce personnage mieux que lui-même : “cependant il est douteux que Jean Valjean fût en état de démêler tout ce que nous indiquons ici.” (I 178).

Mais cette disposition du narrateur n'est pas ce qui marque le mieux son pouvoir sur la narration. Maître du jeu, il règle la marche du lecteur, ce lecteur idéal que l'auteur crée en même temps qu'il crée le narrateur. Le "nous" les englobe alors tous les deux : "Au point de ce douloureux drame où nous sommes arrivés," (I 265), "Au point de cette histoire où nous sommes," (II 97), "au point de ce drame où nous sommes," (III 301), "Au point de ce drame où nous sommes parvenus," (II 229), "Où sommes-nous en ce moment ?" (III 9). Le narrateur se projette également dans le futur de la narration, ce qui montre qu'il en a une idée préconçue : "Nous n'aurons plus occasion de parler de [...]" (I 220), "c'est là une remarque sur laquelle nous aurons plus d'une occasion de revenir" (II 10), "Nous compléterons le croquis plus tard." (I 224), "Nous verrons plus tard ce qu'il en était." (I 225), "Nous retrouverons cet enfant." (II 184), "nous ne renonçons pas à en dire un mot." (II 311), "dont nous parlerons tout à l'heure" (III 227), "dont nous reparlerons tout à l'heure" (III 332).

Le "nous" sert ici à associer narrateur et lecteur, qui vont nécessairement du même pas. Bien souvent, le narrateur fait appel à la connivence de son *alter ego*, son semblable, son frère. Cette parenté se constate dans deux domaines différents : extérieur et intérieur. Tout d'abord, narrateur et lecteur sont de la même époque, de la même société et vivent dans le même monde. Ils sont contemporains : "de nos jours" : I 105, 106, 472, II 173, III 333, 438, "au moment où nous sommes" : I 112, "notre siècle" : I 450, II 419, "au temps où nous sommes" : I 451, "ces temps-là, si différents de ceux où nous sommes" : III 292, "nous ne sommes point en temps ordinaire." (II 84), "Les temps incomplets où nous vivons." (III 294), "notre temps" : II 209, 428, "à l'époque où nous sommes" : II 80, 182, "notre époque" : II 439, 174, "à l'heure où nous sommes" : III 336, "cette seconde moitié du dix-neuvième siècle où nous sommes" : III 432. Ils sont de la même civilisation, de la même société, du même pays : "notre société" : II 92, "Nous vivons dans une société sombre." I 106, "notre triste monde" : I 108, "notre civilisation" : I 146, 264, III 33, "nos lois" : I 269, II 166, "nos droits" : II 415, "notre constitution" : III 29, "nos conquêtes" : II 415, "nos pères" : I 479, "nos moeurs" : II 175, "nos célébrations nuptiales" : III 434, "nos collèges" : II 231, "nos vieux poèmes de gestes [...] Nos anciennes fresques murales" : III 305, "nos égouts" : III 317, "nos villes" : III 318, "nos redoutables fantassins" : I 416, "nos grenadiers" : I 417, "nos rangs" : I 438, "nos régiments" : I 442, "nos aigles" : I 442, "nos troupiers" : I 476, "notre 1789" : I 453, "La révolution, dont nous sommes les héritiers" : II 201, "nos révolutions populaires" : II 158, "nos traditions nationales" : I 476, "nos paysans du nord" : II 96, "Les fleurs de lys sont à nous comme les N. C'est notre patrimoine." : II 202. Enfin, narrateur et lecteur vivent dans le même environnement : "le mystérieux monde qui nous entoure" : I 113, "Nous avons tous une mère, la terre." : I 398, "La nature mêle quelquefois ses effets et ses spectacles à nos actions" : I 165.

Sur un autre plan, intérieur, narrateur et lecteur partagent la même condition humaine et sont de ce fait très proches l'un de l'autre. Dans le domaine de la morale : "l'orgueil, qui est en nous comme la forteresse du mal." (I 177), "nos crépuscules de vertus" (I 222), "nous avons tous sur notre candeur au moins la fêlure du petit mensonge innocent." (I 295), "les figures de nos vertus et de nos vices" (I 244), "nous mondains" (II 56), "c'est ainsi, par une série de constatations successives de nous-mêmes sur nous-mêmes, que la vie nous amende peu à peu" (III 480), "nos égoïsmes et nos rancunes" (II 418), "Ce sont là des crises fatales. Peu d'entre nous en sortent semblables à eux-mêmes et fermes dans le devoir." (III 204), "ce pugilat à outrance entre notre égoïsme et notre devoir" (III 458).

La communauté suggérée est également psychologique : "Nous avons tous ainsi dans notre passé un galetas bleu." (I 559), "Le père d'une femme qu'on aime n'est jamais un

étranger pour nous.” (II 381), “tout parle en nous, excepté la bouche.” (I 309), “Nos joies sont de l'ombre.” (I 421), “Il y a des moments où les suppositions hideuses nous assiègent comme une cohue de furies et forcent violemment les cloisons de notre cerveau. Quand il s'agit de ceux que nous aimons, notre prudence invente toutes les folies.” (II 30), “La joie que nous inspirons a cela de charmant que, loin de s'affaiblir comme tout reflet, elle nous revient plus rayonnante.” (II 143), “Ce qui nous manque nous attire.” (II 239), “En effet, s'il était donné à nos yeux de chair de voir dans la conscience d'autrui, on jugerait bien plus sûrement un homme d'après ce qu'il rêve que d'après ce qu'il pense.” (II 277), “De certains coups de vent de la destinée font de ces vagues dans notre âme. Nous avons tous eu de ces moments de trouble dans lesquels tout se disperse en nous ; nous disons les premières choses venues, lesquelles ne sont pas toujours précisément celles qu'il faudrait dire.” (III 466), “Nos chimères sont ce qui nous ressemble le mieux.” (II 277), “l'hiver emporte toujours avec lui quelque chose de nos tristesses” (II 514), “Il y a tel mouvement machinal qui nous vient, à notre insu même, de notre pensée la plus profonde.” (III 206), “Il y a des pensées qui nous jouent le même tour ; elles se blottissent dans un coin de notre cerveau ;” (III 258), “il semble qu'on soit neutre dans le jeu qui se joue entre notre bonheur et notre malheur” (II 275), “toutes ces obsessions de la mémoire qui nous forcent, même heureux, même satisfaits, à regarder mélancoliquement en arrière.” (III 426), “ne nous est-il pas arrivé à tous, après avoir fait une question, de nous boucher les oreilles pour ne pas entendre la réponse ?” (III 486), “Quand un être qui nous est cher va mourir, on le regarde avec un regard qui se cramponne à lui et qui voudrait le retenir.” (III 538).

Enfin, la communauté est d'ordre métaphysique : “cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie.” (I 63), “nos âmes” (I 244), “le bloc mystérieux dont notre vie est faite” (I 283), “ces ailes que nous avons tous au dedans de nous” (II 26), “Y a-t-il un infini hors de nous ?” (II 86-87), “un infini qui nous échappe” (I 440), “Ne nous bornons pas à nous prosterner sous l'arbre création” (II 87), “Que savons-nous si des créations de mondes ne sont point déterminées par des chutes de grains de sables ?” (II 482), “Qui sommes-nous nous-mêmes ? Qui suis-je, moi qui vous parle ? qui êtes-vous, vous qui m'écoutez ? D'où venons-nous ? Et est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés ?” (III 15), “Nous qui croyons, que pouvons-nous craindre ?” (III 32), “le mystérieux doigt indicateur que nous apercevons tous chaque fois que nous fixons nos yeux sur l'ombre” (III 457), “Savons-nous comment Dieu s'y prend ?” (III 484).

Cette double identité – sociale et morale – du narrateur et du lecteur est le fondement du pouvoir du premier sur le second. Le “nous” permet dès lors de faire passer au compte de l'un les idées de l'autre. J'ai distingué ici, pour les besoins d'une typologie, ce qui est commun et ce qui peut être attribué au seul narrateur mais, dans la continuité du texte, ces propriétés ne sont pas bien établies. Le narrateur, lorsqu'il exprime ses convictions, utilise la même forme grammaticale : “Ceci n'est qu'une opinion personnelle ; mais pour dire notre pensée tout entière,” (I 561), “Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée,” (I 102), “Or, nous le disons en toute conscience,” (II 429), “quant à nous,” (I 103, 107, 461, II 92, 84, 448), “Nous voulons” (II 448), “nous croyons” (II 91), “Nous qui croyons” (II 488), “Dans notre conviction,” (I 244), “si l'on admet un moment avec nous” (I 244), “nous admettons” (I 107), “Nous ne le pensons point.” (I 412), “Ce que nous admirons par-dessus tout,” (I 454), “Pour nous,” (I 455, II 90, 91, 92), “Nous sommes de ceux qui” (I 470, II 92), “nos réserves, nos restrictions, et même nos indignations” (II 79), “Il ne nous paraît pas” (II 90), “Nous comprenons” (II 91), “Nous n'avons jamais compris” (III 9), “nous la voulons” (II 91), “nous répondons” (II 92), “nous sommes pour” (II 92), “notre respect et notre sympathie” (II 434), “nous regrettons pour

notre part” (II 558), “Nous avons toujours pensé” (III 10), “à cela nous ne répondrons qu'un mot.” (III 13), “Disons-le” (III 14), “C'est pourquoi nous crions : enseignement !” (III 16), “Nous précisons.” (III 88), “nous faisons appel.” (III 296), “Ce cri que nous jetons souvent est toute notre pensée” (III 301). Qui parle ici ? Et au nom de qui ? Sont-ce les positions du seul narrateur, de sa génération, des libéraux, des opposants à l'Empire, des proscrits, des gens de bien, de l'humanité toute entière ? Le “nous” permet de rester dans le flou quant à l'émetteur.

Ce “nous qui parlons ici” ne se contente d'ailleurs pas d'émettre des idées, il porte des jugements, sur les faits, les gens et les choses : “cette opinion politique que nous venons de lui reprocher et que nous sommes disposé à juger presque sévèrement” (I 103), “Punissons, puisque nous sommes l'histoire” (I 445), “ce fut là son mérite, et nous ne le lui marchandons pas” (I 453), “Quant à nous, toute notre glorification va au soldat anglais,” (I 453), “Nous ne sommes pas de ceux qui flattent la guerre ; quand l'occasion s'en présente, nous lui disons ses vérités.” (I 461), “Nous saluons” (II 88), “Nous blâmons [...], nous méprisons [...] ; mais nous honorons [...].” (II 91), “est pour nous chose parfaitement vénielle” (II 123), “Pour nous, qui préférons le martyr au succès, John Brown est plus grand que Washington, et Pisacane est plus grand que Garibaldi.” (III 296).

*

**

C'est donc bien loin de l'humilité constatée au départ que nous voyons finalement le narrateur juger, trancher, décerner louanges et condamnations. En jouant des deux valeurs du “nous”, pluriel de modestie ou pluriel de majesté, l'auteur arrive à établir une parité entre narrateur et lecteur idéal, ses deux créatures. En effet, toute lecture suppose une connivence, un pacte que la première personne du pluriel résume et assume parfaitement. D'autres études auraient pu, certes, conforter celle-ci. En particulier, l'usage du “on”, dans sa confusion éventuelle avec “nous”, serait intéressant à envisager, de même que l'usage du “nous” par les personnages, ou la comparaison avec d'autres romans de Hugo. Avec ses limites, ce recensement nous a permis (si j'ose encore utiliser cette tournure...) de recomposer le portrait de ce couple androgyne, narrateur-lecteur idéal, dans sa dimension strictement textuelle. Mais il est bien entendu que cette enquête pourrait être la base de développements biographiques d'un côté, sociologiques de l'autre, auxquels le cadre limité de cette étude m'interdit de me livrer.

Michel BERNARD

Paris III

¹. Partie II. La synecdoque.

². Voir, par exemple, Grévisse, *Du Bon Usage*, Duculot, 1986, § 631, 2°.

³. On m'accordera cette forme de la première personne, qui aura au moins l'avantage de ne pas compliquer encore le système énonciatif de cette étude...

⁴. J'ai utilisé le CD-ROM DISCOTEXT1, produit par l'Institut National de la Langue Française (CNRS), qui contient l'intégralité du texte des *Misérables* (entre autres). On trouvera des études lexicales informatisées plus poussées dans E. Brunet, *le Vocabulaire de Victor Hugo*, Paris, Genève : Champion-Slatkine (Travaux de linguistique quantitative, 38), 1988 et dans H. de Phalèse, *Dictionnaire des Misérables*, Nizet, 1994.

⁵. Sauf pour les verbes pronominaux. Le recensement de toutes les formes terminées par -ons, qui aurait permis un repérage plus complet, imposerait la manipulation et la désambiguïsation d'une quantité de données trop importante.

⁶. La tomaison et la pagination sont celles de l'édition Folio.

⁷. Voir aussi II 48, 200, 413.